

# Les désignations du bouleau en gallo-roman

Autor(en): **Tuailon, Gaston**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **48 (1984)**

Heft 189-190

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399747>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

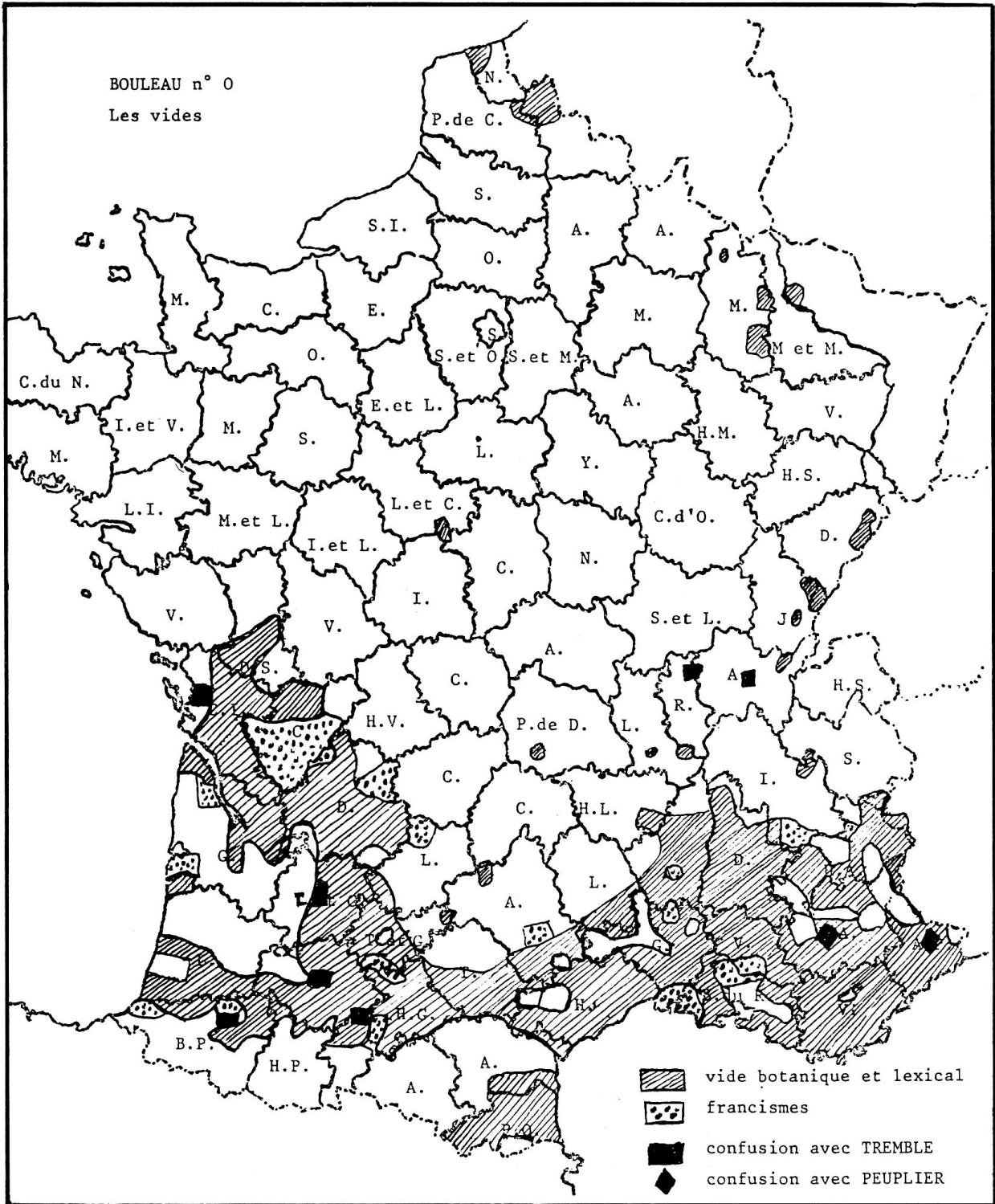
## LES DÉSIGNATIONS DU BOULEAU EN GALLO-ROMAN

A Monsieur Raymond Arveiller  
pour son 70<sup>e</sup> anniversaire

Linné a classé dans la même espèce, *Betula alba*, tous les bouleaux d'Europe Occidentale. Les botanistes qui l'ont suivi ont distingué *Betula verrucosa*, à l'écorce très blanche, de *Betula pubescens*, à l'écorce plus grise. Il va sans dire que personne, hormis les scientifiques et les lecteurs d'ouvrages de botanique, ne distingue ces deux espèces. En certains endroits, on confond même le bouleau avec le tremble : c'est sans doute *Betula pubescens* qui permet le plus facilement cette confusion ; en d'autres endroits, on fait entrer le bouleau, lexicalement du moins, dans la catégorie des peupliers. Ce qui explique ces approximations c'est que le bouleau est, dans certaines régions, une espèce assez rare et que, sur de vastes espaces au climat chaud, cet arbre est inconnu ou presque. Les enquêteurs d'atlas qui ont travaillé dans ces régions n'ont obtenu aucune réponse, sinon parfois le mot français de leur question, *buló*, ou des formes plus ou moins patoisées, *bulèu*. Réponses nulles, francismes ou confusion d'espèces ont été reportées sur la carte n° 0 qui montre la vaste région du vide botanique et lexical s'étendant de l'Atlantique jusqu'à Nice. On y observera également des réponses nulles disséminées dans toutes les régions de France : il s'agit de patois isolés qui ne désignent pas le bouleau, soit parce qu'il ne pousse pas dans ces régions, soit parce qu'il est si rare que sa désignation n'a pas une vitalité suffisante pour que l'enquêteur d'atlas puisse l'obtenir facilement ; il faudrait dans ces cas-là, une enquête plus patiente qu'une enquête itinérante par questionnaire.

En dehors de ces régions de vide lexical, de francismes et de confusions botaniques, les désignations du bouleau peuvent se classer en quatre catégories :

- 1) Celles qui remontent à des bases étymologiques antérieures au latin BETULLA.



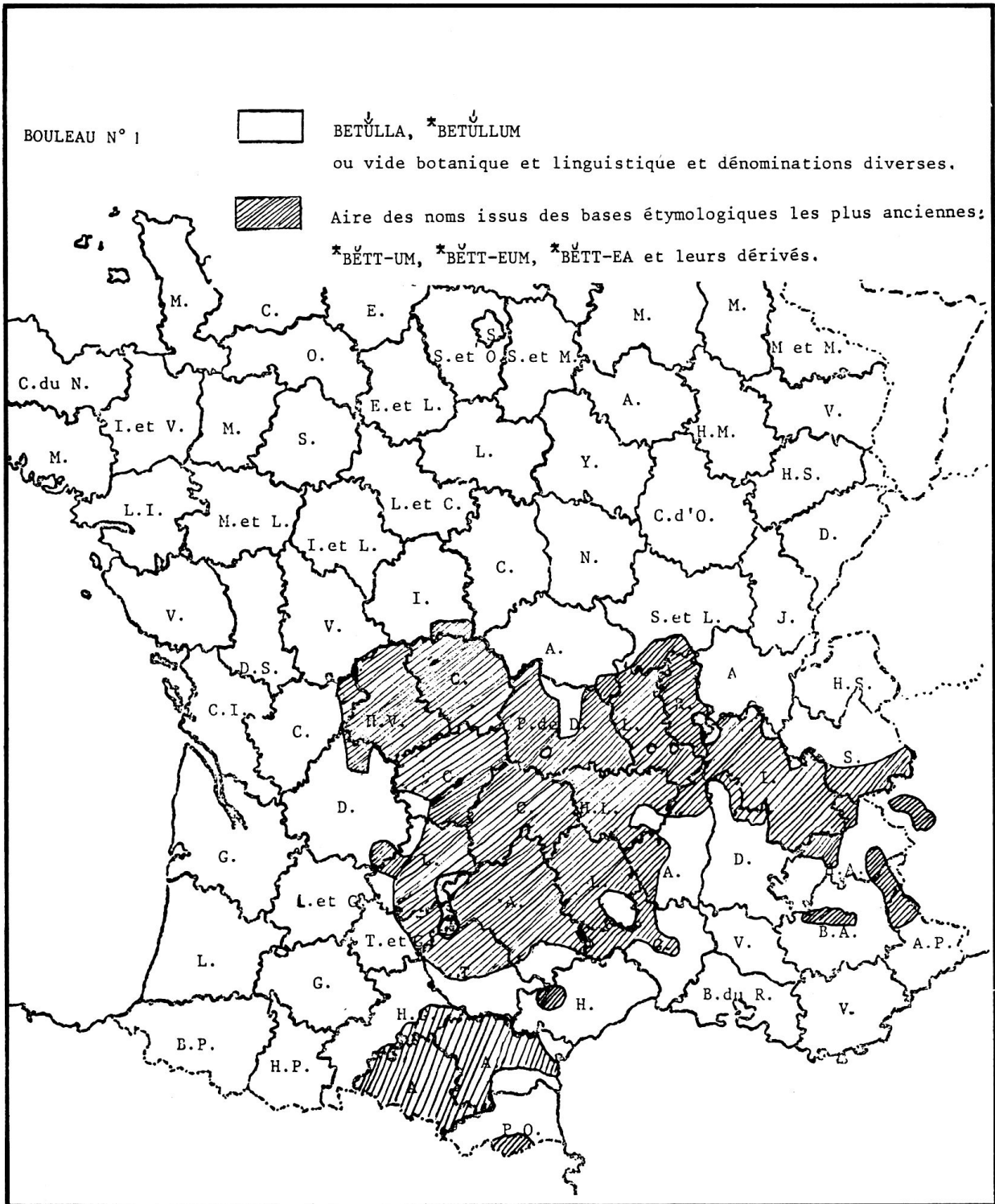
- 2) Celles qui représentent le latin BETULLA ou une forme masculine qu'on peut représenter par \*BETULLUS.
- 3) Les nombreux dérivés formés sur les représentants de BETULLA et de \*BETULLUS, dont le français *bouleau*.
- 4) Quelques désignations secondaires.

Il semble inutile d'allonger la liste des formes à astérisque, comme le fait le FEW (1, 346 b), par des \*BETTULLA et \*BETTULLUS, car les formes modernes avec *-t-* conservé s'expliquent, sans ce supplément d'hypothèses, d'une façon qui convient mieux à leur situation géographique.

L'origine du radical \*BETW- qui sert d'entrée à l'article du FEW 1, 345 b est d'origine celtique. Sous l'entrée BEITHE, le *Lexique étymologique de l'irlandais ancien* de VENDRYES, donne les formes suivantes : irlandais *beithe* (m.) et *beith* (f.) ; gallois : *bedw*, singul. *bedwen* ; breton *bezo*, singul. *bezven*. Les formes les moins latinisées du latin des Gaules, celles qui expliquent *bèt*, *bès*, *byés*, *bi* et *byési* ont associé les désinences latines à un radical \*BETT- qui permet d'expliquer toutes les formes. Ce radical celtique a été emprunté par le latin classique, pour former le mot BETULLA (avec un seul *-T-*, ce qui est très important pour l'évolution postérieure en gallo-roman). Le DELL d'Ernout-Meillet rappelle la première utilisation par Pline et cite d'autres formes celtiques à *-t-* simple : divers noms propres et la forme *beta*. Le FEW (1, 347 a) explique le *-t-* simple par la règle de phonétique latine qui associe SACCUS à SACELLUS, OFFA et OFELLA et donc \*BETT- à BETULLA. Quoi qu'il en soit de l'origine du *-t-* simple, il faut bien distinguer les formes plus anciennes à *-t-* double, des formes issues du latin BETULLA, à *-t-* simple.

### 1. Formes du substrat

La carte n° 1 présente l'emplacement des formes qui remontent à des étymologies antérieures au latin BETULLA : les Alpes, le Massif Central surtout, les Corbières, les Pyrénées ont conservé des formes qui s'expliquent par le substrat prélatin. Bastions montagnards, refuge de formes de substrat : rien de plus normal. Aire en forme d'amibe, comme si les désignations plus récentes entamaient cette aire ancienne de toutes parts. Des attestations sporadiques ici et là. Il s'agit bien d'un aspect géographique du substrat.



Les formes sont diversifiées ; en voici une série qui permet de poser, de façon complète, le problème des bases étymologiques :

- frpr. *byés*, *byé*, *byœ*, *bi* (m.) et un dérivé *byçeta* (f.).  
*byési* (f.).
- occ. *bès* (m.) et son dérivé *bésqo* (m.) ; *bèts*, *béts*, *bè*, *bé*.  
*bèt* (m.) et ses dérivés, *bétu* (m.) et *bétulõ* (m.) ainsi que  
*betϥlâ* (f.).  
*bèso* (f.).

Toutes ces formes ne peuvent pas s'expliquer par un type \*BETTIUM, comme le fait le *FEW* 1, 345 a ; il est vrai qu'il ne relève *bèt* qu'en mettant son (t) entre parenthèses. Dans cette forme, la consonne finale ne peut pas s'expliquer régulièrement par le groupe -*tty*-.

Mieux vaut considérer que, sur le radical prélatin \*BETT-, les Gallo-Romains ont fait deux mots latins : un mot simple formé de \*BETT- et des morphèmes de la déclinaison masculine : acc. \*BETTUM et d'autre part des dérivés avec le suffixe d'adjectifs -EUS, -EA, d'où \*BETT-EUM, \*BETT-EA. Cette explication a l'avantage d'expliquer *bèt* et *bès* de façon conforme aux évolutions phonétiques régulières et surtout de constater que les désignations du bouleau se comportent comme celles de nombreux arbres, qui se classent en deux séries :

- série sans palatalisation :  
*chasne* (*chêne*), *frasne* (*frêne*), *verne*, *fau* (< FAGUM) ;
- série avec palatalisation :  
*chagne*, *fragne*, *vergne*, *fajts* (< FAGEUM).

La forme *bèt* se classe dans la première série ; les formes *bèts*, *bès*, *byés* (m.) et *byési* (f.) dans la série palatalisée, c'est-à-dire dans la série des dérivés avec le suffixe -EUS/-EA.

La carte n° 2 présente les deux aires d'attestation de la forme *bèt* :

- a) Lot, Cantal d'après l'*ALF* et l'*ALMC* ;
- b) une attestation dans les Hautes-Alpes, d'après l'*ALP*.

Il semble que ce soient des aires résiduelles menacées par l'extension du mot largement majoritaire en domaine occitan, *bès*. L'instabilité de cette forme rare explique sans doute la variante *bèk* relevée par l'*ALMC*, en son point 44 (sud-est du Cantal) où coexistent *bèt* et *bèk*. Mais si *bèt* est une forme rare, le dérivé qui se rattache à elle, *bétu* est

BOULEAU N° 2

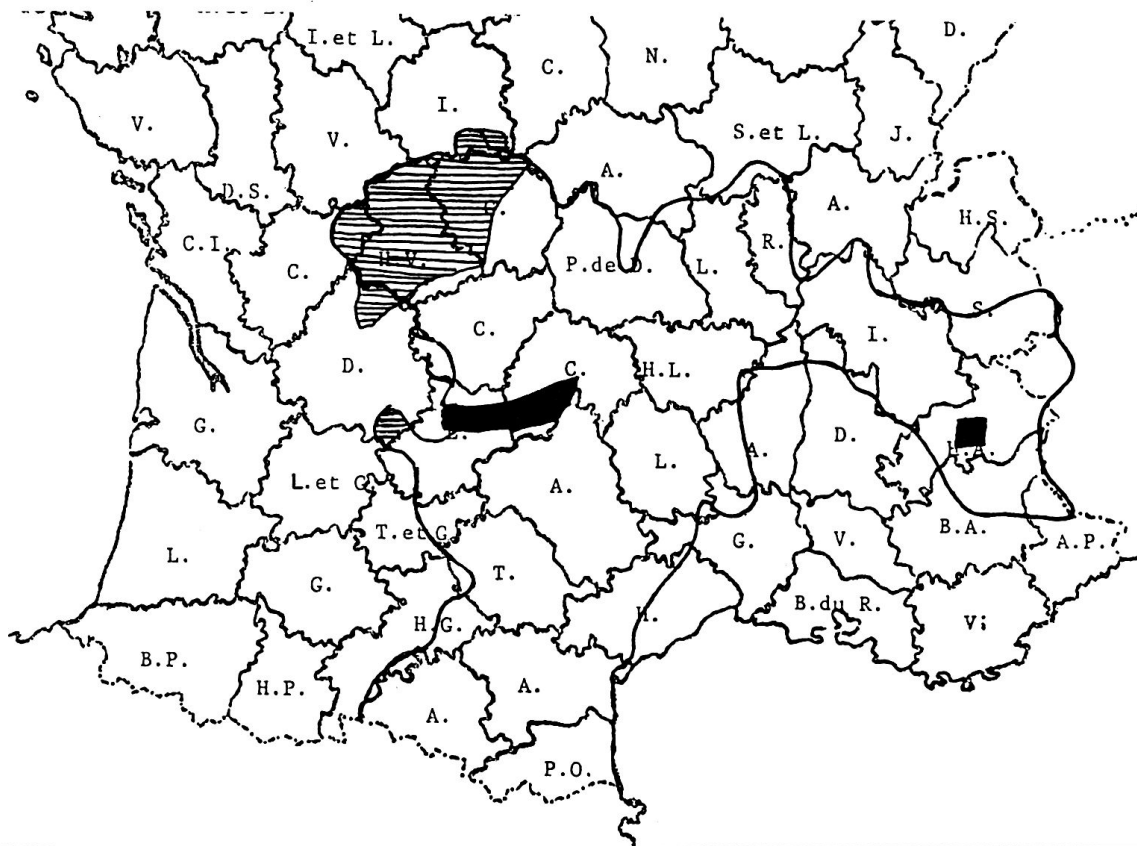
\*BETT- sans suffixe



\*BETT-UM > bèt



diminutifs: bétou, bétoula



solidement implanté en Limousin, sur un espace équivalent à deux départements (voir carte 2). Cette aire compacte du dérivé *bétu* couvre une partie nord de la Dordogne ; une attestation isolée a été relevée au sud du même département, mais ces deux dérivés *bétu* ne sont séparés que par une zone de vide botanique et lexical ou d'appellations incertaines. Les dérivés *bétu* de Dordogne et du Limousin se rattachent bien, malgré une petite absence de contiguïté à l'aire des *bêt* du Lot et du Cantal.

Antoine THOMAS (*Romania* 1908, p. 116, note 4) cite une forme *bétulâ* du patois actuel de Cressat, canton d'Arthun (Creuse), au sens de « bouleau » et de nombreuses autres formes écrites *bétoule*, de la Vienne, de la Haute-Vienne et de la Creuse, signifiant « boulaie ». Cette forme semble imposer une étymologie \*BETTULLA. Mais cette base étymologique est-elle nécessaire ? Que signifie-t-elle ? Elle a l'avantage de sauvegarder la régularité des lois phonétiques, mais si l'on tient compte des données de la géolinguistique, c'est-à-dire d'une relative proximité, dans l'ouest du Massif-Central, d'un simple *bêt* et de ses dérivés *bétu*, *bétoule*, on est enclin à rassembler toutes ces formes à -t- conservé, autour de la forme simple *bêt*. En somme les formes \*BETTULLA, \*BETTULLUM ont été produites soit par l'influence de la forme *bêt*, à un moment de son évolution, sur la forme classique, attestée et connue dans les deux tiers de la Gaule, BETULLA, soit par des suffixations de cette forme *bêt*. La cause du double -TT- de \*BETTULLA ou du -t- intervocalique actuel est inscrite sur la carte linguistique : les formes *bétu*, *bétula* ne se trouvent que dans la proximité de l'aire, aujourd'hui résiduelle et réduite, de BĒTTUM > *bêt*. Dérivés de ce mot de substrat ou formes du latin de Rome influencées par ce mot de substrat ? Nul ne peut en décider. L'important est de voir dans ces *bétu* et *bétula* une appartenance, de façon ou d'une autre, à l'aire du substrat le plus ancien.

Un autre diminutif *bétulô* (m.) a été relevé par l'ALF au point 602 (Creuse). Non retrouvée par les enquêtes de l'ALAL, qui ont permis de délimiter avec une extrême précision l'aire de *bétu*. Cette forme *bétulô* qui peut paraître un diminutif à double suffixation, n'est sans doute qu'une hybridation entre *bétu* et le mot français lui-même. Cet étrange diminutif a été relevé sous une forme *ptulô* au point 509, dans la Vienne, qui s'explique par une réduction syllabique et une assimilation régressive des consonnes.

Voici la liste des formes masculines qui représentent la base étymologique \*BETT-EUM :



A) FORMES (TOUTES OCCITANES) SANS LA DIPHTONGAISON  
DU TYPE TĒRTIUM > *tiers* :

- 1 — occ. ancien : *bez*, phonétiquement *béts* ou *bé*  
occ. actuel : *béts*, *bèts* (*ALF* 716, *ALMC* 4, *ALP* 22)  
*bès* (largement majoritaire).
- 2 — variantes simples :  
*bèz* (*ALF* 889, 991)  
*béz* (*ALLy* 47, en occitan d'Auvergne)  
*vès* (*ALF* 841, Gard) et (*ALLOr* 30.01)  
*bè*, *bé* (nord-occitan de la Corrèze, à l'Ardèche).
- 3 — Singulier = pluriel syllabique :  
*bézə* (*ALF* 809)  
*bézæ* (*ALAL* 7), *blézæ* (*ALAL* 2)  
*bézæ* (*ALMC* 10).

B) FORMES AVEC LA DIPHTONGAISON DU TYPE TĒRTIUM >  
*tiers* :

- byés* (*ALJA* 64)  
*byé*, *byé*, *byə* (*ALF*, *ALLy* = ouest du frpr., mais aussi oc. en  
en Ardèche et Haute-Loire)  
*byi*, *bi*, *byī* (*ALLy*, *ALJA* = frpr.) et (*ALB* 118).

C) FORMES SANS DIPHTONGUE EN FRPR. ET AU SUD DE LA  
BOURGOGNE :

- bé* (*ALLy* 20 et 11, au nord de *byé*, *bi*),  
*bér* (*ALLy* 17), *bér* (*ALLy* 5 et 6) et (*ALB* 116).

Il n'y a pas de « conflits d'atlas » entre les relevés de l'*ALF* et ceux des atlas régionaux, ni non plus entre les relevés de différents atlas régionaux. Il faut donc considérer cette liste de formes comme un corpus solide.

Certaines de ces formes méritent un court commentaire :

1) *vès* de *ALF* 841 et *ALLOr* 30.01. Il s'agit du résultat produit par le désarroi linguistique dans le voisinage d'une isophone importante. A l'est de ces formes, l'occitan connaît l'opposition *b/v* : *avé*, *avédré* « avoir », *vipuré* « vivre », mais *béstya* « bête », *nébu* « neveu », alors que l'ouest occitan dit : *abé*, *abéyré*, *biuré*, etc. Les patois qui se trouvent dans la région traversée par cette isophone ne savent plus s'il faut dire *b* ou *v* et vont jusqu'à prononcer des *v*, dans des mots où tous les occitanophones disent *b*, comme dans *bès*.

BOULEAU N° 3

\*<sup>U</sup> BÉTT-EUM



formes simples : bès, bèz, béz, bè, bé.

byés, byé, byi, bye, bi.



= vès



= vèsu (les 2 dans le Gard)



pluriel syllabique en fonction de singulier.



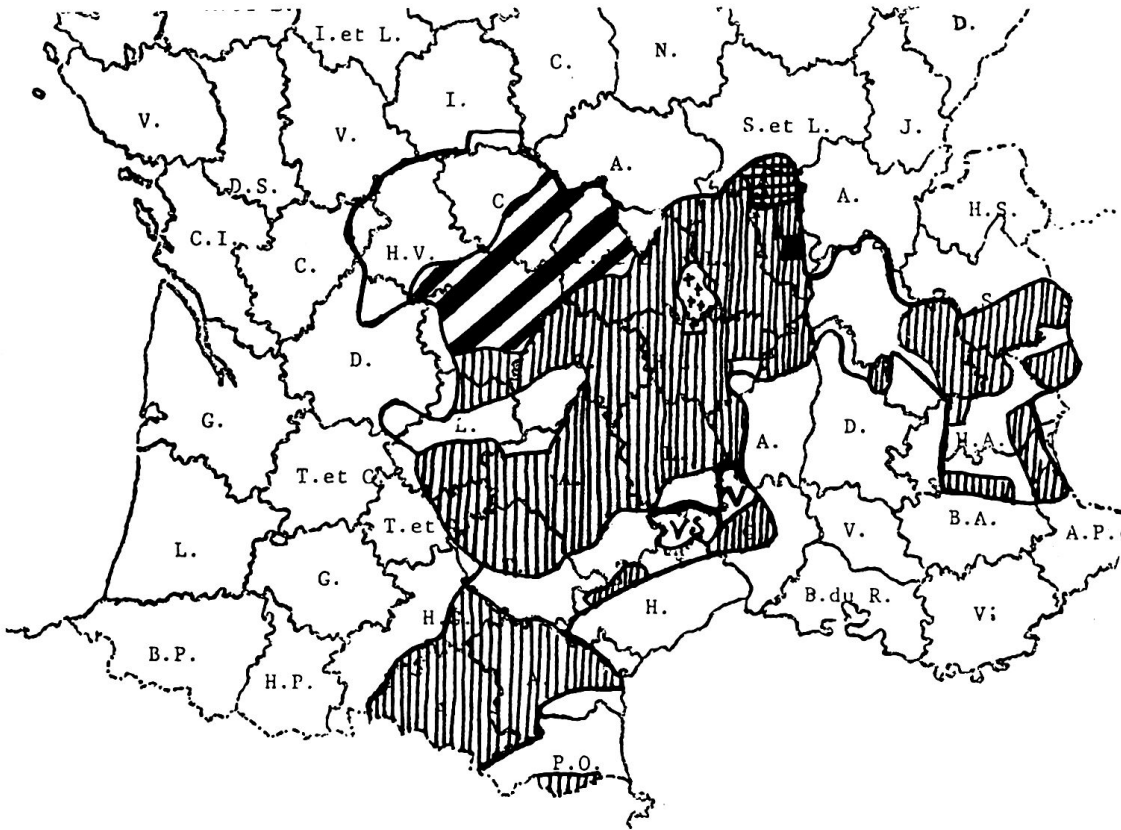
bé septentrionaux et bér, bèr, boér.



byeta (f.)



oc. bessal (m.) : bésau, bésa, bégar.



2) Les formes de deux syllabes sont des pluriels en fonction de singulier. Le pluriel contenant une syllabe de plus est encore vivant dans cette région. *ALLy* 47 a relevé :  $\bar{e}$  *béz*, *də bęzi* (pl.). Dans tout le sud-est du Puy-de-Dôme et en un point de Haute-Loire, des formes de pluriel servent pour le singulier. Dans la forme *béz* d'*ALLy* 47, c'est sans doute la situation intervocalique de la sifflante dans les formes de pluriel (sg. *bés*, plur. *bęzi*) qui explique *béz* avec *z* final au singulier, dans cette région d'occitan nord qui ne conserve pas la différence *-s/-z* en fin de mot.

3) Les formes *bé* d'*ALLy* 11, 20 (nord du Rhône) sont très vraisemblablement des formes qui se rattachent à l'ensemble francoprovençal et qui ont simplifié leur diphtongue : elles sont voisines de formes *byé* et *bi*. Elles ont également pour voisines, au nord, les formes *bēr* et *bóer*, dont le *-r* final est inexplicable : voir la note d'*ALLy* V (p. 311). Il est vraisemblable, vu le voisinage géographique de ces formes, que le même fait linguistique (qui m'échappe totalement) explique le *-r* final et l'absence de diphtongue dans le nord du frpr.

4) La forme *byī* (*ALJA* 80) a pris la voyelle nasale du mot *pin* qui, dans ce patois, se dit *pī*.

Sur la forme majoritaire *bès*, les parlers d'Auvergne ont formé un dérivé masculin, dont l'aire couvre la moitié de la Creuse, la presque totalité de la Corrèze, le sud de la Haute-Vienne et l'ouest du Puy-de-Dôme. La syllabe finale varie beaucoup : *â*, *ò*, *ár*, *qu*, *qo*. Il semble qu'il s'agisse du représentant du suffixe *-ALEM* : l'*ALAL* ne permet pas encore de comparaison sûre avec une carte comme celle de *cheval*, *journal*, qui publierait les formes locales du suffixe.

S'il n'a pas retrouvé la forme *bétuló* d'*ALF* 602, l'*ALAL* a relevé, dans l'aire de *bèsqo*, une forme qui doit s'expliquer de la même façon : *bèeułaq* en Dordogne (*ALAL* 61). Le dérivé le plus proche est *béεqq* (*ALAL* 48). La forme trisyllabique doit être un accommodement entre cette forme limousine et la prononciation *buło* du dérivé d'oïl, ou plus simplement avec le mot français lui-même. Il est à noter que c'est dans la même aire des dérivés tirés des formes du substrat, que se sont produits ces mots de trois syllabes : *bèeułaq* dans l'aire de *bèsqo* et *bétuló* dans l'aire de *bétu*.

Dans le Gard, l'étrange forme *vès* a produit un diminutif avec le suffixe issu de *-ŌNEM*, que l'*ALF* a relevé au point 840 : *věsu* (m.).

Un autre diminutif a été formé sur *byé* (issue de *\*BETT-ĒUM*) : *byęta* (fém.) relevé par *ALLy* au point 41, immédiatement à l'est de

BOULEAU N° 4

\*BETT-EA



frpr. byési (f.)

oc. byéso (f.)



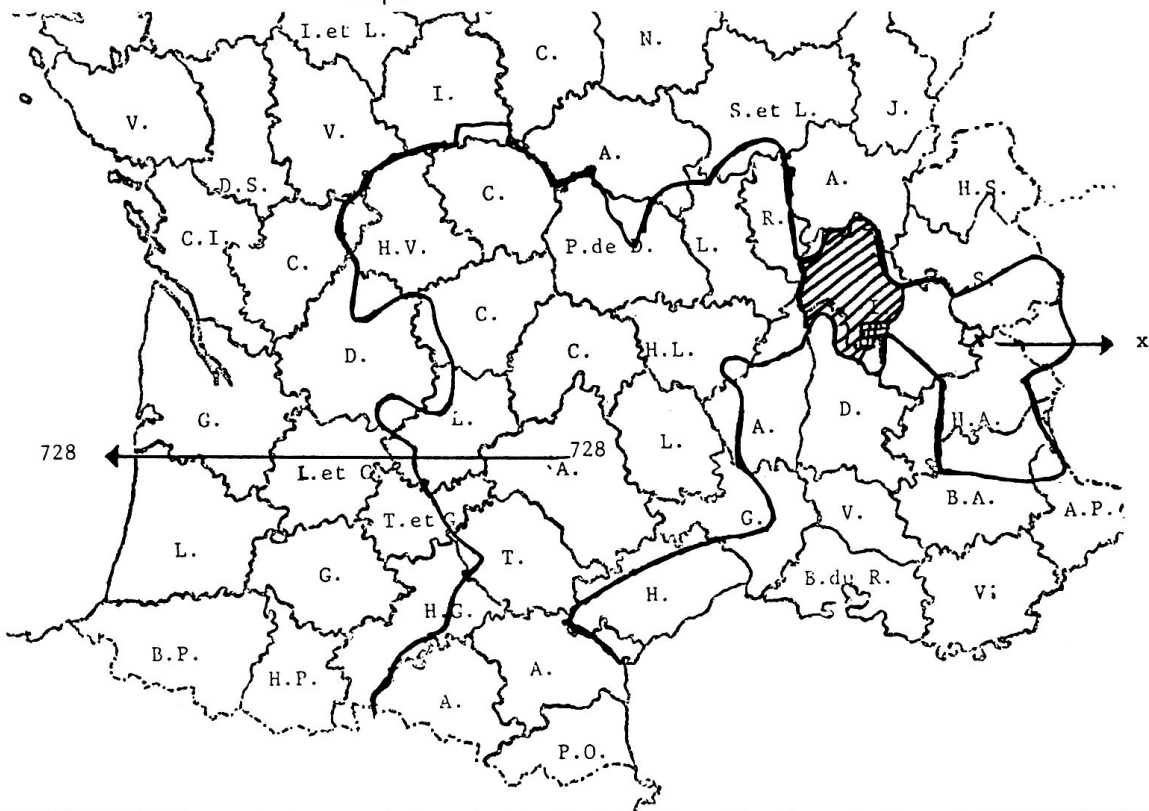
dérivé ébyéséro (f.)

x relevé de Duraffour (1930)

oc. béso (f.)

728 relevé ALF.

oc. béeso (f.)



Lyon. C'est une formation tardive, sur un radical ayant déjà atteint le stade *byé*, sans consonne finale et pourvu de *-ḡta* représentant le suffixe *-ITTA*.

Les représentants de *\*BĚTT-EA* forment une aire compacte, entre Lyon et Grenoble (voir carte n° 4) autour des points *ALF* 838, 920, 921, 931 et même 829 (correction due à *ALLy* 65 = *ALF* 829). Les formes relevées par *ALF* (4 points), *ALLy* (4 points), *ALJA* (11 points), *ALP* (1 point) et *ALTF* (tout le domaine) s'expliquent toutes de façon régulière à partir de *\*BĚTT-EA*. Elles portent toutes la marque de la diphtongaison du type *\*NĚPTIA* > fr. *nièce*, frpr. *nyési*, même quelques formes des Terres-Froides où *by-* peut devenir *bz-*; d'où *bzḡεyḡ*; la forme d'*ALF* 931: *bḡεḡ* est précisée en *bḡḡεḡ* par l'*ALTF*. La voyelle atone finale est normalement *-a*, dans les deux points occitans (*ALF* 838 et *ALP* 7) et normalement *-i*, *-ə*, *-zéro* en francoprovençal; les deux formes frpr. avec *-a* (*ALLy* 65 et *ALJA* 73) ne doivent pas surprendre: au sud du domaine frpr. tous les contextes palatalisants n'imposent pas, dans tous les cas, la palatalisation de la voyelle finale.

Sur le plateau du Vercors, à Rencurel (*ALJA* 77), on a relevé un dérivé en *-ARIA*: *ébyésḡro*, dont seule la voyelle initiale n'est pas très clairement explicable.

En dehors de cette aire compacte, cohérente et stable, qui n'a pas subi de modification importante depuis les enquêtes de l'*ALF*, jusqu'à aujourd'hui, les autres attestations sporadiques de représentants féminins de *\*BĚTT-EA* n'ont pas été confirmées à date récente: il s'agit d'une forme occitane *bḡso* relevée par Duraffour avant 1930, à Villar d'Arène (= *ALJA* 83) où l'atlas régional n'a relevé que le mot commun à toute cette région de Briançon *bès*. Il s'agit aussi de la forme, déjà incertaine puisqu'elle est suivie de (?), relevée par l'*ALF* au point 728, dans l'Aveyron: *bḡḡso*, que l'*ALMC* n'a pas confirmée: comme le Briançonnais, cette région du Rouergue ne présente, dans l'atlas régional, que la forme *bès*. Il semble donc que les représentants sporadiques de *\*BĚTT-EA*, en domaine occitan, aient laissé la place au type masculin *bès*, majoritaire dans la région environnante. Quelques relevés déjà un peu anciens témoignent de cette forme, ainsi que les toponymes: *BESSE-en-OISANS* est une commune qui n'est séparée que par le territoire d'une autre commune, de celle où Duraffour a relevé *bḡso* (f.).

La carte n° 5 oppose, parmi les représentants de *\*BĚTTEUM*, *\*BĚTTEA*, les formes qui connaissent la diphtongaison du type *TĚRTIUM* > *tiers*, *\*NĚPTIA* > *nièce*. La ligne qui sépare ces deux séries

BOULEAU N° 5

\*BĒTT-EUM/\*BĒTT-EA

Diphtongaison du type TĒRTIUM > tiers



absence de diphtongaison

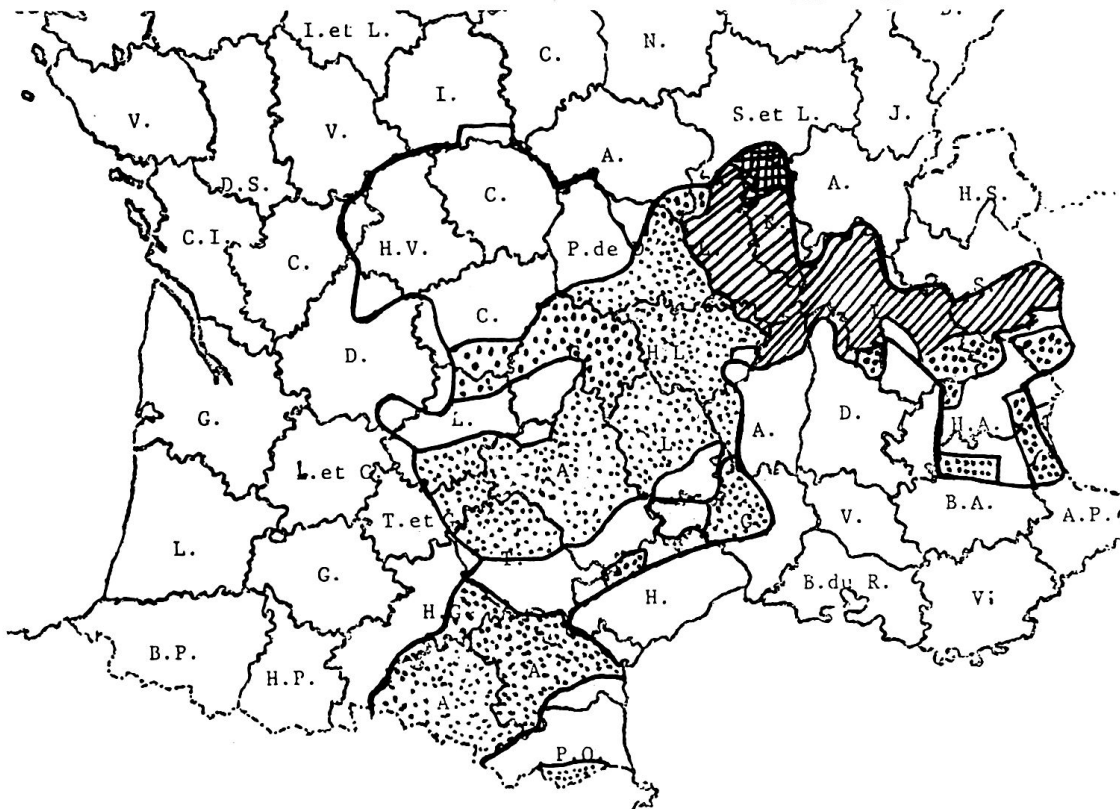


diphtongaison



cas particuliers { bĕ septentrionaux  
bĕr, bĕr, bĕr.

(la carte ne tient pas compte des dérivés en bĕs-, vĕs-)



s'écarter peu de la limite entre occitan et francoprovençal : léger dépassement des formes sans diphtongue dans le sud de l'Allier et dans le nord-ouest de la Loire (Montagne Bourbonnaise et Roannais) et au contraire débordement des formes à diphtongue dans la fraction nord-est de la Haute-Loire, dans le triangle nord de l'Ardèche ainsi qu'en ALF 838, St-Nazaire-en-Royans et ALJA 77, Rencurel, dont l'appartenance au domaine occitan est loin de reposer sur la possession de toutes les caractéristiques de la langue d'oc. En tout cas, cette ligne qui sépare les formes diphtonguées des autres suit la direction générale de la limite linguistique et se superpose souvent à elle.

Toutes ces formes qui remontent à des bases étymologiques plus anciennes que le latin BETULLA peuvent se classer de la façon suivante :

1) \*BETT-UM

— simple : bêt

— dérivé (ou influence sur) : bétu, bétula, bétulô, ptulô.

2) BETT-EUM

— simples :

bès, vès, bész, bè ; béts, bêts

byés, byé, by, bi et même bèr, bér, bér

— dérivés sur :

bès avec -ALEM : bès<sup>ad</sup> + bè<sup>eu</sup>l<sup>ad</sup>

byè avec -ÏTTA : by<sup>eta</sup> (fém.)

vès avec -ONEM : vèsu.

3) \*BETT-EA

— simple : byési (fém.)

— dérivé avec -ARIA : ébyéséro (fém.).

\*

2. Les représentants de BETULLA et \*BETULLUM

Pour étudier les représentants directs de BETULLA et de \*BETULLUM, j'ai établi deux cartes, publiées ici côte à côte : la carte 6 est tirée des seules données de l'ALF, la carte 6 bis reprend les mêmes données augmentées et corrigées par celles des atlas régionaux et du GPSR. Entre les deux cartes, il y a de notables différences :

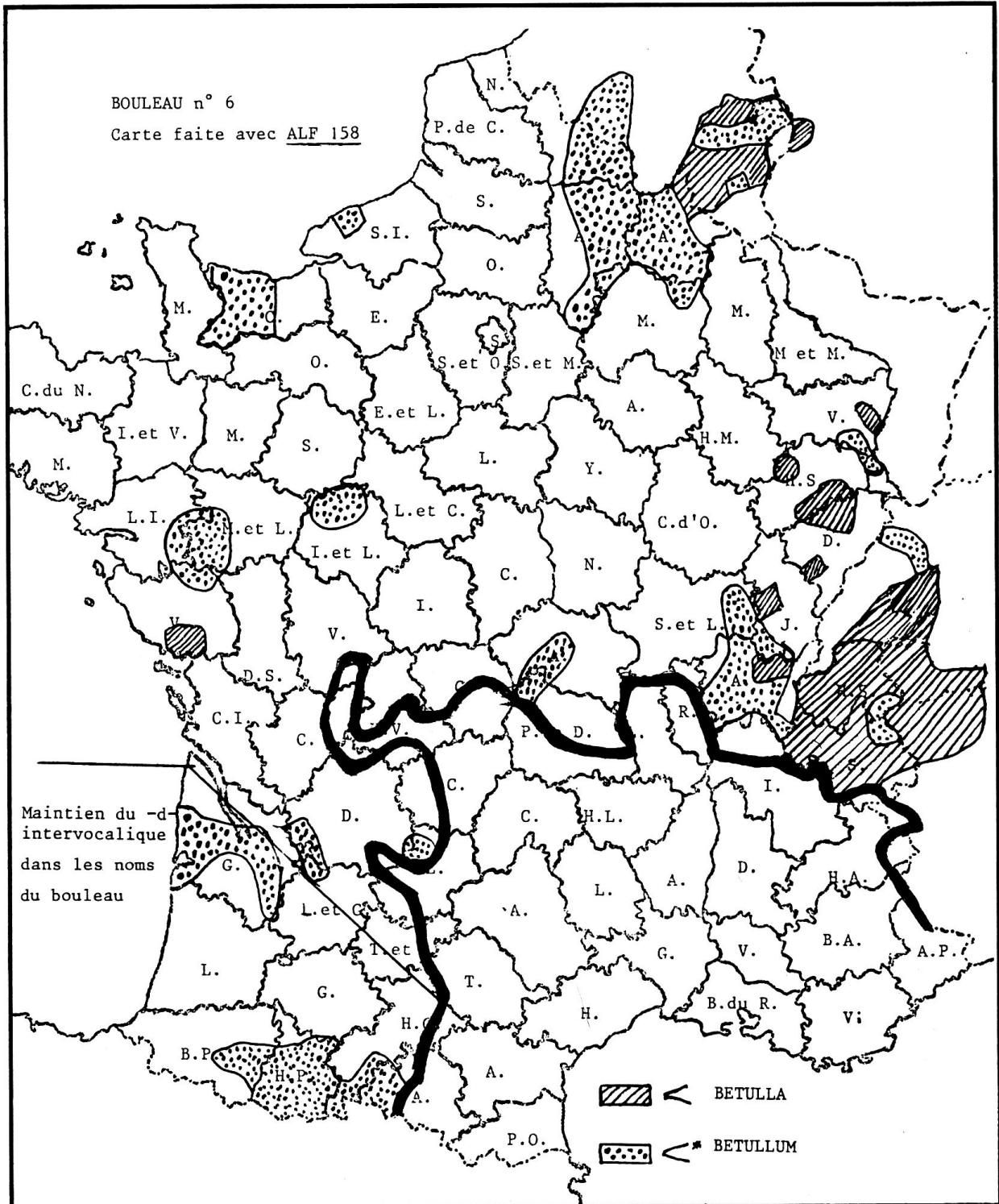
- 1) L'aire de substrat est légèrement plus grande que ne le disait l'ALF.

- 2) Les représentants de *BETULLA* forment des aires plus nombreuses, aux contours plus compliqués (la complication du pourtour vient souvent de la densité du réseau). Des formes issues de *BETULLA* sont présentes en Gascogne, ce que l'*ALF* ne disait pas.
- 3) Les représentants de *BETULLUM*, le plus souvent les continuateurs de l'afr. *beoul*, ont des implantations bien plus nombreuses et bien plus vastes que sur la carte de l'*ALF* : voir notamment la Marne, l'aire du Bourbonnais et du Berry et surtout l'étrange forme qui peut se dessiner avec les données régionales, sur les confins du Maine, de la Touraine, de la Beauce et de la Normandie, où l'*ALF* n'avait qu'une donnée avec *bul* (m.) au point 408, au nord de l'Indre-et-Loire.
- 4) Il y a pourtant des reculs de ce conservatisme de l'afr. *beoul* entre les enquêtes de l'*ALF* et les plus récentes : la plus nette se situe dans le Calvados. Ce recul d'ailleurs était annoncé par l'*ALF* lui-même. Le point 367, au sud-ouest du Calvados, était sur l'*ALF* doté de deux mots : l'un simple, *bu*, l'autre était un dérivé avec trois prononciations : *bular*, *bwôlo*, *bwolar*. Deux tiers de siècle plus tard, les enquêteurs de l'atlas normand ont trouvé une situation simplifiée au profit du seul *bular*. Faut-il s'en étonner ?
- 5) Pour la Suisse Romande, il est difficile de cartographier, sur une carte à si petite échelle, toutes les données du *GPSR*. Il faut corriger l'indication (f.) après *byolir* au point 979, *Miège* : il s'agit d'un mot masculin (voir l'article *byolqi*). Les francismes de l'*ALF* sont le plus souvent des réponses rapides d'informateurs, au lieu de formes autochtones, *bypla* surtout. Les formes *byul* (*ALF* 71) et *bul* (*ALF* 72) sont confirmées par des relevés classés dans l'article *bypla*. Les dérivés masculins *buli* du nord de la Suisse Romande sont confirmés par *bouli* classé dans l'article *byolqi*.

Les pertes de documentation dialectale sont le plus souvent bouchées, dans l'*ALF*, par des francismes plus ou moins patoisés, par des points d'interrogation, une fois par le mot *tremble*, en somme par des approximations ou des vides.

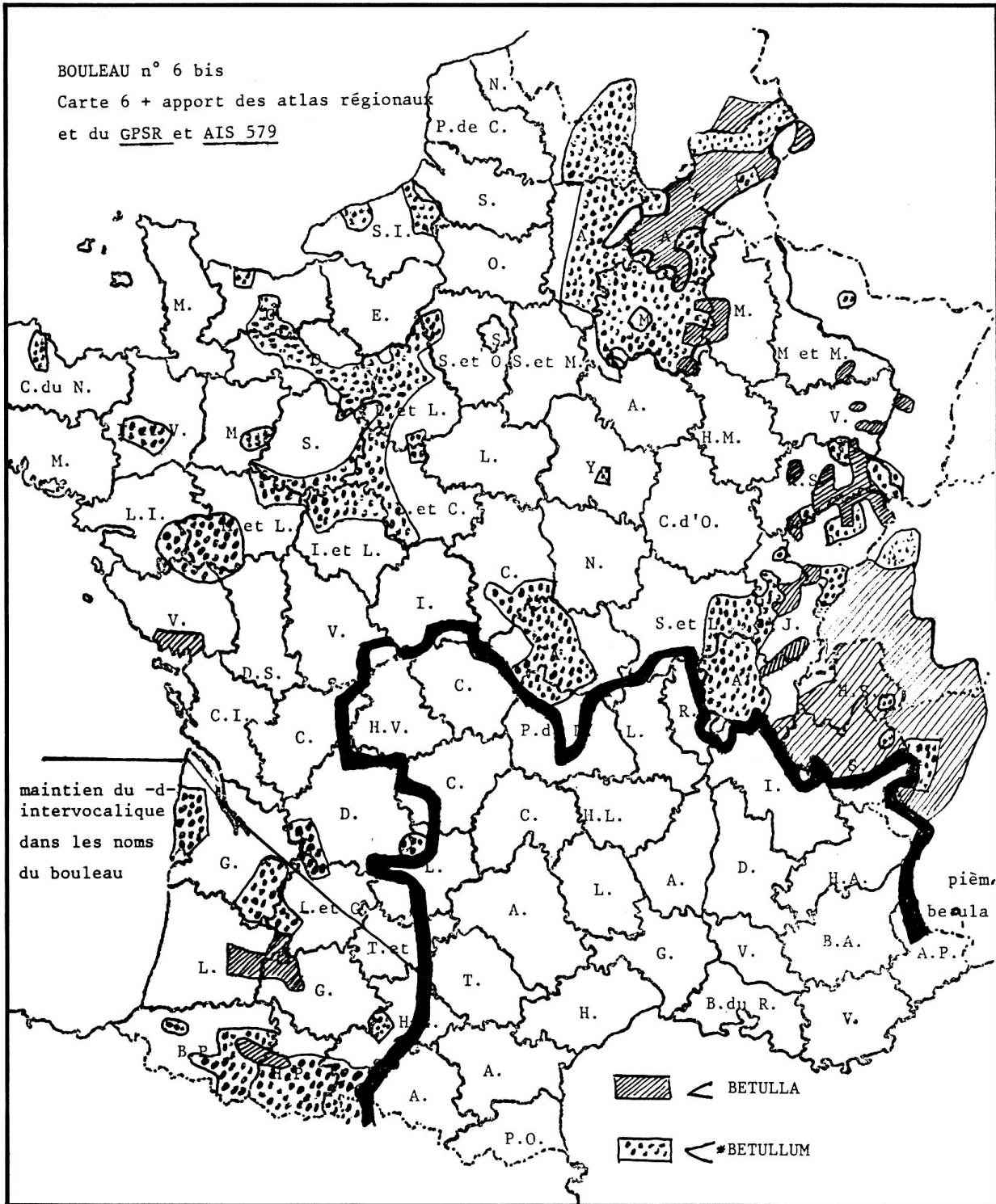
Je ne conclurai pourtant pas sur l'un peu trop simpliste remarque : *Turpissime peccavit Edmont*. Si gênants que puissent être des relevés erronés ou banalisés par des francismes, quand il s'agit de dialectologie





BOULEAU n° 6 bis

Carte 6 + apport des atlas régionaux  
et du GPSR et AIS 579



régionale ou locale, ces lacunes et ces erreurs deviennent moins graves sur le plan global du gallo-roman. Il faut reconnaître en effet que les deux cartes ont la même structure d'ensemble : un bastion centre et sud-est pour les formes remontant à des bases étymologiques antérieures à *BETULLA* s'oppose au reste du gallo-roman latinisé par *BETULLA* et la forme masculine correspondante. Cette région comprend, sur les deux cartes, le domaine d'oïl, le sud-ouest occitan, le nord-est du francoprovençal, Aoste, Savoie et Bugey inclus. Sur les deux cartes également, on constate que les représentants de *BETULLA* et de *\*BETULLUM* forment une ceinture de conservatisme tout autour de l'aire, par ailleurs occupée par des dérivés nouveaux du type *bouveau*, *boulin*, *boulard*, *boulier*. Dire si les deux cartes comportent plus de différences que de ressemblances n'est pas facile ; la réponse ne peut être exempte de subjectivité. Je risque donc mon opinion personnelle : je remarque que les ressemblances sont fondamentales, qu'elles touchent à l'essentiel. On me trouvera peut-être indulgent pour l'*ALF* ; c'est pourtant la carte tirée des atlas régionaux et du *GPSR* que je commenterai : elle est plus éloquente, plus riche d'enseignements, plus sûre parce que plus complexe.

La carte n° 6 (ou 6 bis) repose sur l'opposition entre les représentants du substrat et ceux du mot latin, c'est-à-dire entre les représentants de formes sommairement latinisées *\*BETTUM*, *\*BETTEUM*, *\*BETTEA* à partir du radical *\*BETT-* et les continueurs d'un mot latin dérivé du même radical emprunté à la langue des Gaules. L'écart linguistique, entre les deux, n'est pas grand. Or la carte montre deux aires impénétrables l'une à l'autre. A l'intérieur du gros trait qui marque l'extension extrême des représentants des formes les plus anciennes et de leurs dérivés, on n'observe aucune implantation du mot latin.

Or l'aire des formes les plus anciennes, les moins latines occupe la région la plus anciennement latinisée, la Narbonnaise, les régions rurales qui entourent Lyon. Ce n'est pas la seule carte qui présente ce paradoxe. Un autre arbre, l'aulne, est désigné par un mot d'origine latine au nord de la France, au nord d'une ligne qui va de la Vendée aux Vosges, alors que le sud du domaine gallo-roman, plus anciennement latinisé, conserve le mot d'origine gauloise, *verne*, *vergne*. Ces paradoxes doivent inspirer quelque prudence aux romanistes tentés d'écrire l'histoire de la latinisation de façon cavalière, à partir des données de quelques cartes.

Pour ce qui est des désignations du bouleau, qu'il nous suffise de constater la présence du mot latin dans le pays de Bordeaux, de Genève

et dans tout le domaine d'oïl et au contraire du substrat moins latinisé sur un domaine surtout montagnard. D'ailleurs, il n'est pas sûr que le dessin de cette aire de substrat n'ait pas évolué depuis les siècles de la latinisation. Des toponymes *Bessay* (= *bés* ou *biés* + le suffixe représentant -ĒTUM « lieu où pousse telle espèce désignée par le radical ») parsèment aujourd'hui encore le département de l'Ain où les désignatifs des patois modernes remontent tous à \*BETULLUM. Duraffour (1931) signale six toponymes, dont l'un *becey* est attesté dans un texte de 1345. Les représentants du latin BETULLA/\*BETULLUM ont dû connaître une certaine force d'expansion, à une époque assez ancienne ; ils ont, en tout cas, chassé les *biés*, *bés* du département de l'Ain.

Aujourd'hui ils offrent l'image d'aires en recul assez typiques, que ces mots soient féminins comme le latin originel ou qu'ils soient passés au masculin comme la plupart des noms d'arbres en gallo-roman. Le féminin n'est vraiment majoritaire que dans le francoprovençal de Suisse, de Savoie et de la Vallée d'Aoste. Comme toutes les désignations majoritaires, le frpr. *la byøla* connaît même une extension aujourd'hui, en Savoie, tant dans les patois que dans l'usage local du français. Ni l'atlas régional des Alpes, ni des enquêtes interponctuelles postérieures n'ont retrouvé *byu*, *byó* (m.) relevés par l'ALF en 965 et 967. Y a-t-il meilleure preuve de l'extension de *byøla* (f.) en Savoie que le relevé de l'ALF : *byøla* en 957 ? La commune s'appelle Le Biot. En Suisse Romande, le recul du masculin est plus avancé encore : l'article *byo* (GPSR 2, p. 903) signale que les formes de ce type ne sont aujourd'hui que des toponymes, alors que le désignatif féminin *byøla* (GPSR 2, pp. 905-906) fournit matière à un long article. Dans les autres aires, on ne peut tirer aucune conclusion sûre de la répartition entre masculins et féminins, sauf que le féminin est plus périphérique encore que les continuateurs de l'afr. *un beoul*, dont les attestations parsèment toutes les parties du domaine d'oïl, mais surtout la ceinture du domaine.

Sud de la Vendée, extrémité occidentale de la Bretagne romane dans les Côtes-du-Nord, autres attestations sur les côtes de la Manche, aire wallonne jusqu'à Liège et Malmédy, un point en Moselle romane, relevés sporadiques dans les Vosges, même dans le vosgien d'Alsace, Territoire de Belfort, Bourbonnais : la ceinture n'est pas fermée, mais la périphérie est bien marquée : l'expansion des dérivés a repoussé les continuateurs de *beoul* vers les limites du domaine linguistique.

Il est une autre marginalité que la carte 6 bis permet d'observer : les extrémités des départements, même des départements centraux. Une aire de maintien de la forme *beoul*, *bul* semble avoir comme point

central le lieu où se rencontrent les limites départementales des trois départements de Loire-Inférieure (ou Atlantique), du Maine-et-Loire et de la Vendée. Une autre aire de formes monosyllabiques, masculines ou féminines, couvre la limite qui sépare le Doubs de la Haute-Saône. Mais c'est surtout l'étrange forme entre Maine, Touraine et Beauce qui suit le plus systématiquement les limites départementales. Les innovations que sont les dérivés, formés à partir du seizième siècle, ont dû avoir, dans chaque département, un centre de rayonnement : le chef-lieu départemental. Dans chaque cas, les extrémités du district local — les départements de la République couvrent souvent des circonscriptions de l'époque royale — sont dans une situation périphérique par rapport au centre d'innovation. Cela explique souvent les formes bizarres de ces aires où se conserve l'ancien français *beoul*. L'aire comprise entre Paris et le Mans a été dessinée avec les apports complémentaires de quatre atlas, l'*ALIFO*, l'*ALN*, l'*ALBRAM* et même l'*ALF*. Cette géométrie étrange est donc bien l'image de la réalité dialectale. Parmi les faits étonnants, remarquons la présence du continueur de l'afr. *beoul* à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de l'agglomération parisienne, dans les Yvelines (ex Seine-et-Oise).

Les données dialectales sont le plus souvent conformes à l'évolution phonétique normale ; certaines méritent un commentaire.

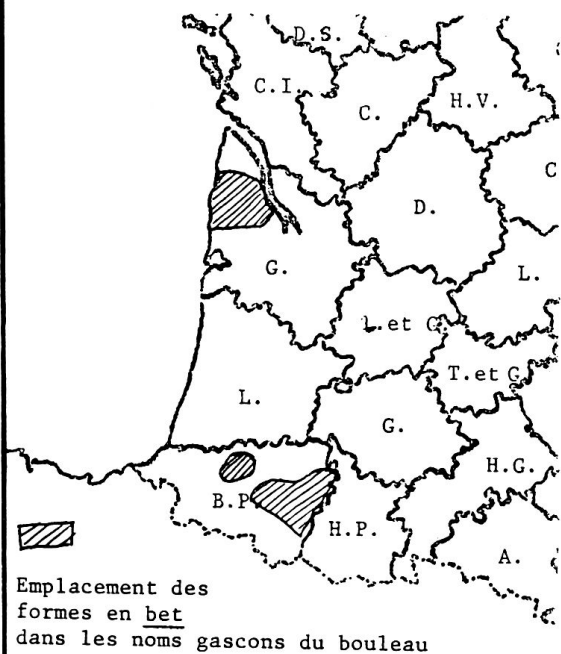
Les formes gasconnes, avec radical *bed-*, ne font pas difficulté ; rhotacisme du -l- intervocalique dans les féminins, évolution vers -k, -t, -tɛ, -ɛ de la consonne finale -l- des masculins sont conformes à la phonétique régionale. Cela donne le type *béduro* (fém.) et les formes masculines *bédruk*, *bédut*, *bédute*, *béduɛ*. Le radical *bet-* ne doit pas s'expliquer par une modification de la base étymologique : on observe le même assourdissement du -d- intervocalique dans les continueurs de *VITELLUS* et *VITELLA*. L'aire des *bètèt* issus de *VITELLUM* (avec un seul -T-) enferme toutes les formes en *bèt-*, *betut* et *bétura* signifiant « bouleau ». Les cartes 7 et 7 bis le montrent avec suffisamment de netteté pour qu'on cesse de faire venir les formes *bétut* et *bétura* d'une base étymologique *\*BETTULLUM/\*BETTULLA*. Parfois la consonne initiale subit des accidents phonétiques : une dissimilation produit des *métute* qui jouxtent des *bétute* dans les Basses-Pyrénées et des *médut* au sud-ouest de Toulouse. Une assimilation régressive d'assourdissement à partir de *bétute* (650. E, nord-Médoc) produit une forme *pétuty*, au point voisin 650 N. Sans être toutes strictement conformes aux règles d'évolution phonétique, ces formes gasconnes se rattachent sans problème majeur à la base *BETULLA/\*BETULLUM*.

7 Réactif phonétique

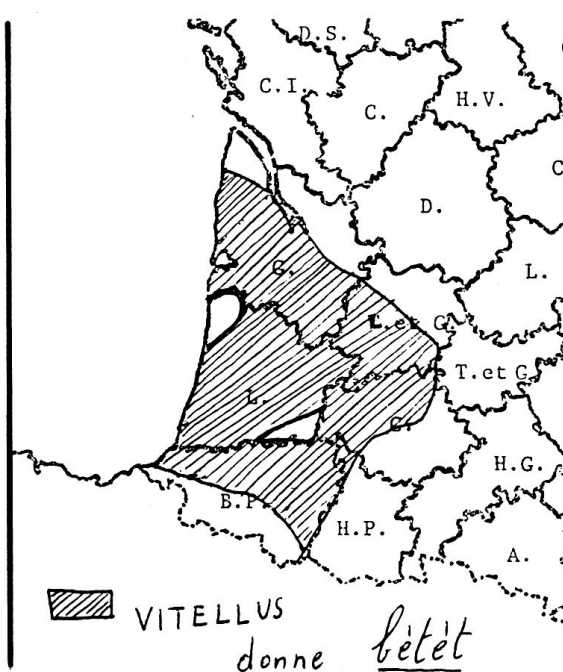
pour expliquer les formes

gasconnes bétout(m.) et bétura(f.) = "bouleau"

BOULEAU n° 7



BOULEAU n° 7bis



Au nord-est de la Garonne, l'ALF a relevé, en 636 (Lot-et-Garonne), un *b̄iulə*, sans doute *byulə*, non confirmé par l'ALG qui n'a relevé en ce point que le francisme *buló*, forme qui n'infirmé pas le relevé d'Edmont. Au point ALF 619 (Lot), Edmont a relevé *bul* (m.). Si elles sont authentiques et autochtones, ces formes ne peuvent pas se rattacher à \*BETULLUM. En effet, l'isophone du conservatisme, sous forme de -d-, du T latin intervocalique passe nettement au nord de ces deux formes : toute la Dordogne, l'est de la Charente, la Haute-Vienne, la Creuse et le Puy-de-Dôme ont des -d- intervocaliques. Peut-être faut-il expliquer ces formes occitanes, irrégulières pour leur situation méridionale, de la même façon que Jeanjaquet explique *un boule* à Genève

(GPSR 2, p. 632) : « Il nous paraît qu'avant l'adoption par le fr., au XVI<sup>e</sup> s., de son dérivé *bouleau*, il (le représentant de \*BETULLUS, *bul*) a pu jouer déjà le rôle de terme de la langue commune et qu'il faut le reconnaître dans la forme *boule* implantée à Genève... à côté des mots indigènes *byou* et *byôla*. » Ces formes occitanes irrégulières, parce que sans *-d-*, pourraient donc être interprétées aussi comme des francismes anciens.

Dans les formes du tableau publié ci-dessous, on remarquera la permanence de l'hiatus de *beoul* sous la forme d'une voyelle longue bien notée dans deux atlas centraux *ALIFO* et *ALCB* (Marne) ; ces deux atlas notent aussi des formes sans longueur vocalique.

Les formes du Bourbonnais conservent la première voyelle de l'hiatus sous forme de *-y-*. La mi-occlusive qui suit le premier élément *b-* peut paraître bien compliquée : *b<sup>z</sup>ól*. Ce sont des articulations consonantiques qu'on observe non seulement au sud de l'Allier, mais aussi et surtout au centre de l'Isère, dans les Terres Froides. Articulations complexes et instables dans la prononciation, elles sont assez souvent remplacées par un plus simple *by-*. Si on veut observer la production de ces mi-occlusives, il faut lire les cartes de l'*ALTF*, micro-atlas dont les relevés ont été transcrits avec le plus grand soin, dans la prononciation la plus complexe, par André DEVAUX, originaire de ce terroir.

#### TABLEAU DES FORMES SIMPLES

##### A) BETULLA

gascon : *bétura*.

frpr. : *byôla*

piémontais : *beula* ; lombard : *bedôla*.

oïl : *bèyul* (Wallonie), *byul* (Fr.-Comté), *bul* (majoritaire).

##### B) \*BETULLUM

gascon : *bédut*, *béduk*, *bédute*, *bédue*

*bétut*, *bétute*, *bétuty*

*médut*, *métut*, *pétuty*.

languedocien : *bjulə* (*ALF* 636), *bul* (*ALF* 619) = francismes anciens.

afr. : *beoul*.

oïl : *būl*, *bul*, *bu*.

##### B') Conservation de voyelle initiale sous forme de *-y-*

frpr. : *byu*, *byó*.

wallon : *byól* (ALF 193)

— métathèse en Bourgogne : *buy*

— mi-occlusives après le premier élément *b-*.

Bourbonnais : *byaól*, *b<sup>z</sup>ól*.

B") Hybridation *bul/buli* > *bwil* (ALF 27', Nord).

### 3. Les dérivés récents

D'après le *B.W.*, le mot *bouleau* apparaît en 1516, dans les textes écrits. Le même dictionnaire ajoute : « Aujourd'hui *bouleau* est dominant dans les parlers septentrionaux à côté de *boul* et *boule* usités surtout dans l'Est ». A la vue de la carte 6 bis qui reprend la documentation des atlas régionaux, Wartburg, le dernier auteur de ce dictionnaire étymologique, dirait-il encore : « usités surtout dans l'Est » ? Cette comparaison permet de juger l'apport du *Nouvel Atlas Linguistique par régions*. Mais faut-il dire : « *bouleau* est dominant dans les parlers septentrionaux » ? Ce sont les dérivés qui sont dominants dans ces parlers d'oïl ; *bouleau* est loin d'être seul, il y a aussi *boulin*, *boulard*, *buli* qui en français serait *boulier* (comme *pommier*, *poirier*) et un *bulà* qui ne peut pas être partout un *boulard* mais qui doit avoir, dans de nombreux patois, le suffixe -ACEUM : *un boulas*. L'étude va donc continuer par une patiente reconnaissance de suffixes.

En occitan, un seul dérivé du représentant de BETULLA a été relevé : il s'agit de la forme *béuriso* (ALG 696. Ouest) voisine de *bétura* (ALG 694). En francoprovençal, un dérivé en -ARIUM désigne le bouleau en Suisse Romande ; le *GPSR* explique la genèse de ce mot. Dans certains patois, coexistent *byôla* et son dérivé en -ARIUM ; dans ce cas, le dérivé « désigne généralement soit le bois, soit les ramilles dont on fait les balais et les verges » (*GPSR* 2, 906 b). Du sens « bois de... », le dérivé est passé au sens « arbre », « bouleau », à Leysin (Vaud), à Vérossaz, Ayent et Evolène (Valais), à Gruyères (Fribourg). Dans le nord de la Suisse Romande, les dérivés en -ARIUM sont construits sur le radical *boul-* et parfois *bioul-* ou *biol* ; nous les regrouperons avec les formations du même type qu'on retrouve en Franche-Comté, Lorraine et Champagne.

En domaine d'oïl, la dérivation est d'une autre nature. D'abord elle est majoritaire. Elle n'est pas dû à un glissement de sens du type « bois de bouleau » > « bouleau » ; il s'agit du remplacement d'un mot par un autre, d'un mot simple et monosyllabique par un mot doté d'un suffixe et dissyllabique. Les prononciations *bul* et *bu* permettent des contresens avec *boule* et *bout* : les mots plus longs sont plus commodes et plus

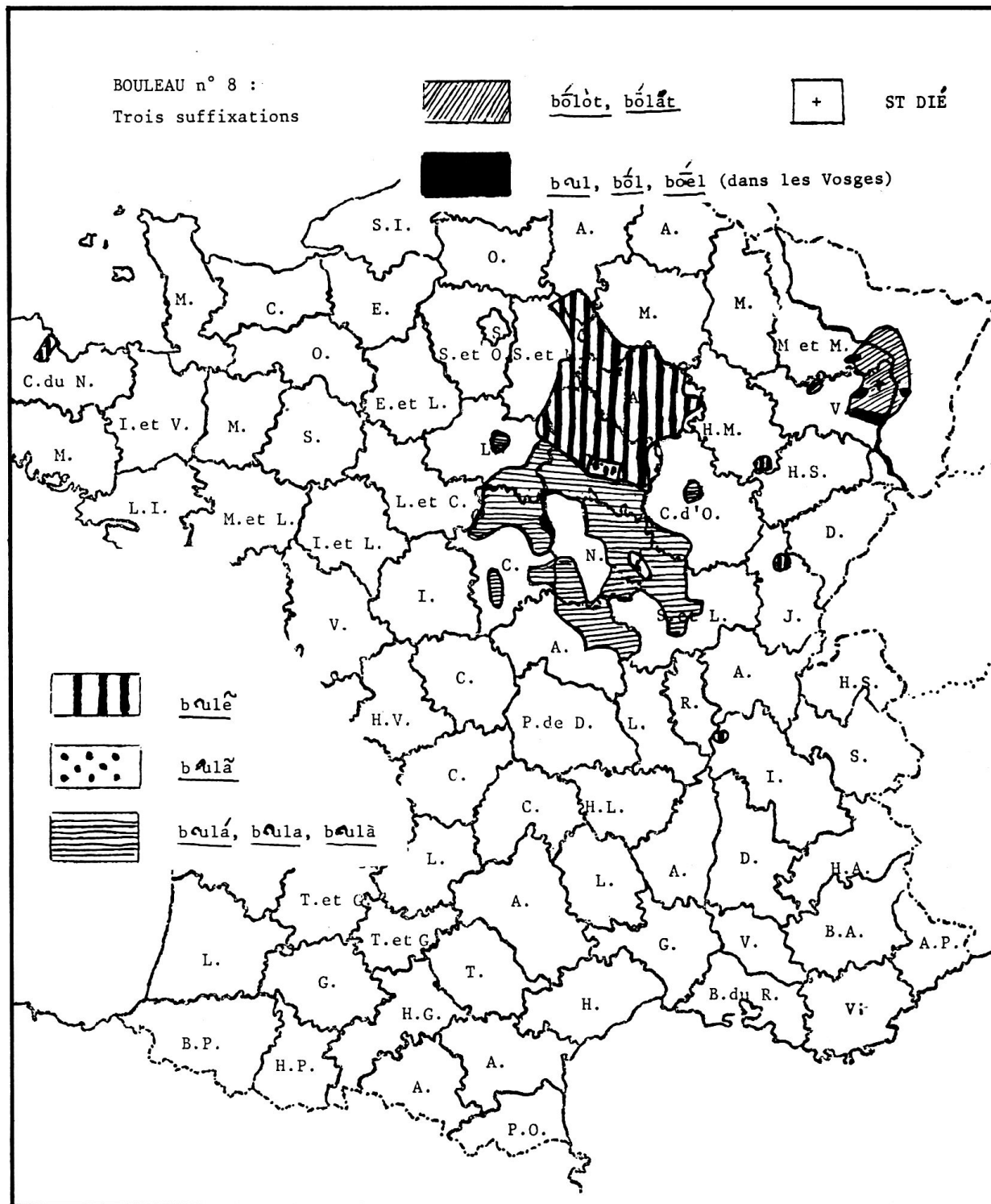


clairs dans le discours, car on ne peut pas les prendre aussi facilement pour d'autres mots. Cela explique le succès de ces dérivés qui ont été formés dès le moyen français. Puisqu'il s'agissait essentiellement d'allonger un mot trop court, on a eu recours à toutes sortes de suffixes : tous pouvaient remplir ce rôle. La diversité des suffixes utilisés sur l'ensemble du domaine d'oïl justifie l'explication donnée de cette suffixation : il ne s'agissait pas de sémantique, mais d'un simple allongement physique, extérieur, lexical.

A côté des formes féminines *une boule* conservées dans les Vosges, les patois lorrains ont formé des dérivés féminins : *bólât*, *bólôt*, *bolât*, avec le suffixe diminutif -ĪTTA. L'aspect géographique de cette dérivation mérite d'être précisé : six formes monosyllabiques *ból*, *bél*, *bul* se maintiennent en périphérie de l'aire des diminutifs, dont St-Dié semble être le centre-directeur (voir carte n° 8).

Le suffixe diminutif *-in* a été productif en Champagne méridionale où il forme une aire compacte couvrant le département de l'Aube, le nord de l'Yonne et une fraction marginale des trois départements de l'Aisne, de la Seine-et-Marne et de la Marne. Les centres-directeurs de cette aire sont les villes de Troyes, de Sens et d'Auxerre. Deux attestations portent, dans la quantité de la voyelle radicale *bulē*, la trace de l'hiatus ancien de l'afr. *beoul*. Au sud de l'Aisne, un dérivé *boulin* a pris un suffixe supplémentaire, celui des noms d'arbres fruitiers : *bulēné*. Au sud de l'aire, en contact avec les *bula* de Bourgogne, une hybridation lexicale a donné des *bulā*. En dehors de cette aire champenoise, on a noté quatre attestations sporadiques de *boulin* : au sud de la Haute-Marne (ALCB 192), au nord du Jura (ALFC 70), dans la banlieue sud de Lyon (ALLy 51) et à l'ouest des Côtes-du-Nord (ALBRAM 2 et 4).

La troisième aire de la carte n° 8 est indiquée par des hachures horizontales. Doit-on dire l'aire ou les aires ? C'est, selon toute vraisemblance une ancienne aire, sinon compacte, du moins plus unie et qui s'est dissociée sous l'influence du français et de l'expansion de la forme *bouleau* dans les patois. La grande fracture centrale suit assez exactement la vallée de la Loire : le chef-lieu de la Nièvre s'y trouve inclus et a dû jouer son rôle de relais dans le mouvement de francisation. On note aussi des reculs de la forme *bula* entre l'ALF et les atlas régionaux. Ils sont flagrants dans la Nièvre et pour le point 209, au centre du Loiret, où l'ALIFO, qui a relevé un *bula* à l'est du département, n'a, dans la partie centrale, trouvé que des francismes. L'aire est donc en voie de régression très nette.



La forme est notée *bulá*, *bulà*, *bula* : elle pourrait donc servir de bon exemple pour montrer le flottement des timbres de *a* en français, ou plus exactement le flottement dans leur distribution. Ce sont les continuateurs de la forme notée *boulas* par Huguet. L'orthographe du 16<sup>e</sup> siècle donne une indication pour le suffixe, sans doute -ACEUM. Les nombreux dérivés donnés en marge par l'ALCe n° 143 confirment l'origine : une boulaie se dit le plus souvent dans cette région : une *boulassière* ou une *boulasse*.

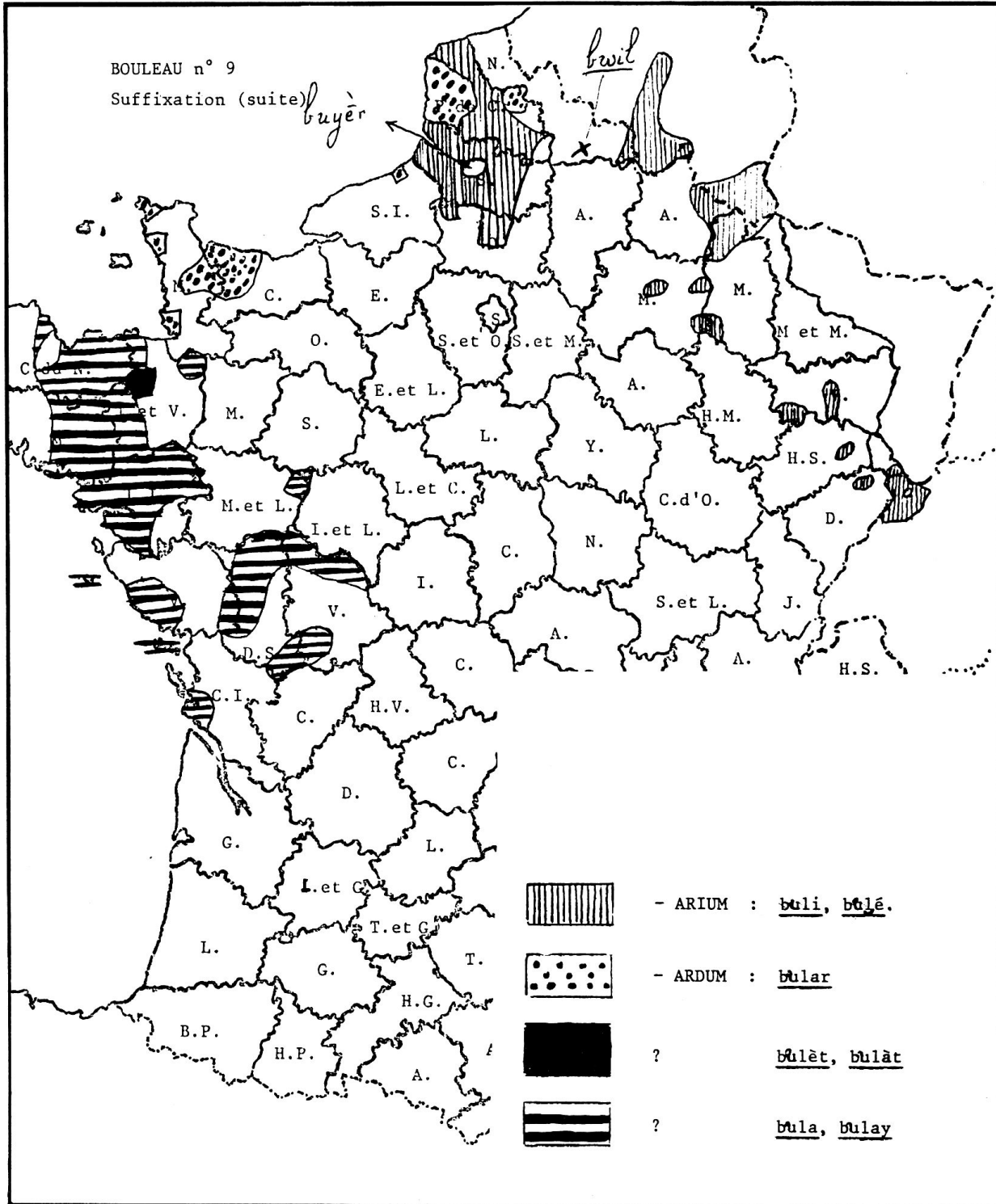
La carte n° 9 montre que les dérivés formés avec les représentants du suffixe -ARIUM dessinent dans l'est et le nord du gallo-roman, de Porrentruy (Suisse) à Boulogne, une chaîne d'attestations sporadiques, jusqu'à l'aire picarde qui est plus importante. Il serait téméraire d'affirmer qu'autrefois elles étaient assez soudées entre elles pour constituer une aire compacte et continue ; d'ailleurs l'aire des Ardennes et celle de Wallonie sont séparées, non par la forme récente et dotée d'une grande force d'expansion, *bouleau*, mais par des formes plus anciennes que les dérivés, *un boul* et *une boule* (voir carte n° 6 bis). Ces dérivés sont généralement du type *bulé*, *buyé* en Picardie et *buli* à l'est.

Au centre de l'aire picarde de *boulier*, l'ALF a relevé une forme féminine *boulière*, au point 265, près d'Amiens.

Au sud-est du département du Nord, entre les aires de *bul* et de *buli*, une hybridation a créé la forme *bwil*, dont on ne voit pas comment elle pourrait s'expliquer de façon normale.

Le suffixe -ard, phonétiquement *ar*, avec -r bien conservé, donne un dérivé *bular*, qui forme de petites aires éparses du Pas-de-Calais au Cotentin. L'atlas régional de Normandie prouve que l'aire du Calvados est solide et que les attestations de l'ALF, au nord-est du Cotentin (points 394 et 395) ont disparu au profit du mot français.

Plus difficiles à expliquer sont les dérivés de Bretagne et du Poitou. On ne peut pas décider si ces formes *bulà* doivent être rattachées au type *boulard* de Normandie ou au type *boulas* du Berry. Plutôt que d'avancer des probabilités qu'il faudra réviser, mieux vaut attendre que l'ALBRAM publie la carte *bouleau* et quelques mots pourvus des suffixes -ard, -as ou même du suffixe représentant le latin -ETUM au sens de « lieu où pousse telle espèce ». Des comparaisons pourront alors permettre des explications plus sûres.



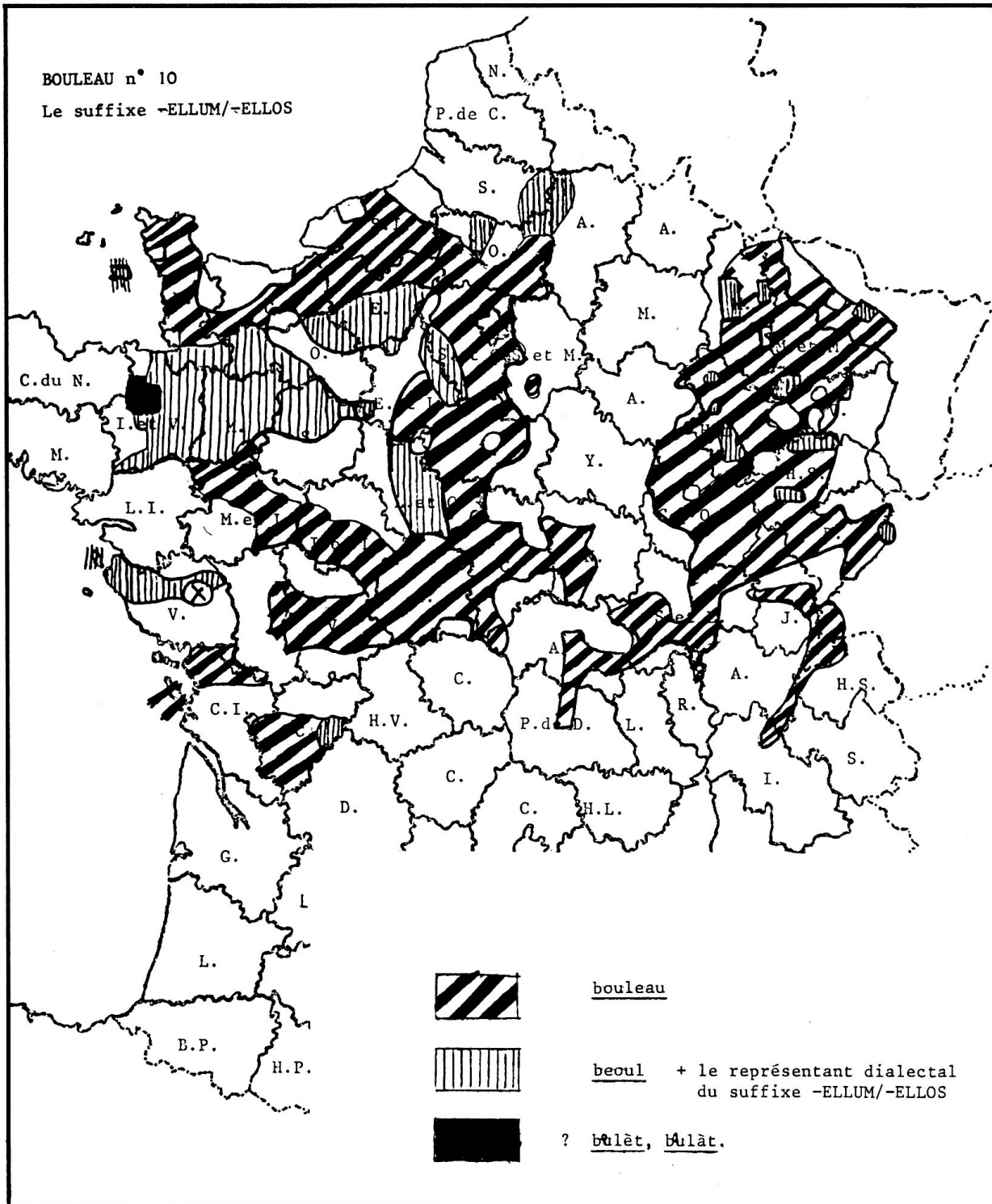
Restent les dérivés formés avec le suffixe -ĔLLUM/-ĔLLOS. La carte n° 10 indique les emplacements de ces dérivés, en distinguant les patois qui disent *bulo*, comme le français, de ceux qui ont formé un dérivé à partir de *bul* (afr. *beoul*) et la forme locale du suffixe -ĔLLUM/-ĔLLOS. L'aire de l'Est, notamment en Lorraine et en Franche-Comté, montre que les formes actuelles *bulo* sont des francisations de dérivés en -ĔLLUM lorrains ou comtois. En effet les attestations sporadiques des dérivés dialectaux constituent des témoins de l'état antérieur qui est en voie d'unification au profit de la forme française. Dans l'ouest du domaine d'oïl, les dérivés locaux forment de vastes aires qui équivalent approximativement aux aires de francisation.

De tous les suffixes utilisés par les parlers d'oïl pour allonger le monosyllabe *beoul* de l'afr., le suffixe -ĔLLUM/-ĔLLOS est de loin celui qui produit le plus de dérivés. Sans doute l'expansion du mot *bouleau* s'est-elle faite au détriment de formes construites avec d'autres suffixes. Mais la très grande diversité des formes purement dialectales (*buléa* en Vendée, *bulé* en Bretagne, *bulèy* en Lorraine, *buló*, *buyó* en Touraine) montre que, dans un grand nombre de régions, le recours au suffixe -ĔLLUM/-ĔLLOS s'est produit spontanément, sans attendre l'introduction du mot de la langue nationale. Le suffixe n'est pas rare dans les désignations des arbres ; *sureau*, *ormeau*, *arbrisseau* et le dialectal *foutiau* « hêtre » forment une série dans laquelle *bouleau* s'est inséré.

Le radical de ces dérivés n'est pas exactement la forme *bul* qu'on lit aujourd'hui sur les cartes, c'est une forme avec un hiatus, comme l'ancien français *beoul*. De cette complexité vocalique, quelques patois portent aujourd'hui encore la marque : le comtois *byulð*, le lorrain *bauli* ou plus simplement les formes notées *būló*, *būló*, *būyó*, par l'ALIFO, dans la région parisienne.

Dans le sud de la France (voir aussi carte n° 0), des formes *bulèu* n'ont pas pu naître en domaine occitan, puisque le simple *beoul* en est absent. Ce sont des adaptations à la prononciation locale du mot fr. *bouleau*. Ces formes patoisées du midi de la France sont toujours à la périphérie de zones où le *bouleau* est peu connu ou même inconnu.

Maintien des formes monosyllabiques, créations de dérivés avec six ou sept suffixes différents, tout cela crée une assez grande diversité dans l'espace d'oïl. Il ne faut pas s'étonner dans ces circonstances, de voir apparaître, ici ou là, des formes peu ordinaires. Nous avons déjà parlé de *bwil* en ALF 270, qui doit être le produit d'une hybridation.



Le même *ALF* a noté *bló* en Vendée, au point 429 : forme étrange, à la fois monosyllabique et formée du suffixe *-ĒLLUM/-ĒLLOS*. Plus étranges encore les formes meusiennes *bulul* (*ALF* 164) et *bulu* (*ALLOR* 12). Inutile, me semble-t-il, de reconstruire, pour ces formes, un passé qui essaierait de ressembler à une évolution normale. Ce sont les produits de tensions linguistiques qui ont eu lieu dans un espace dialectal très diversifié et travaillé par des innovations lexicales.

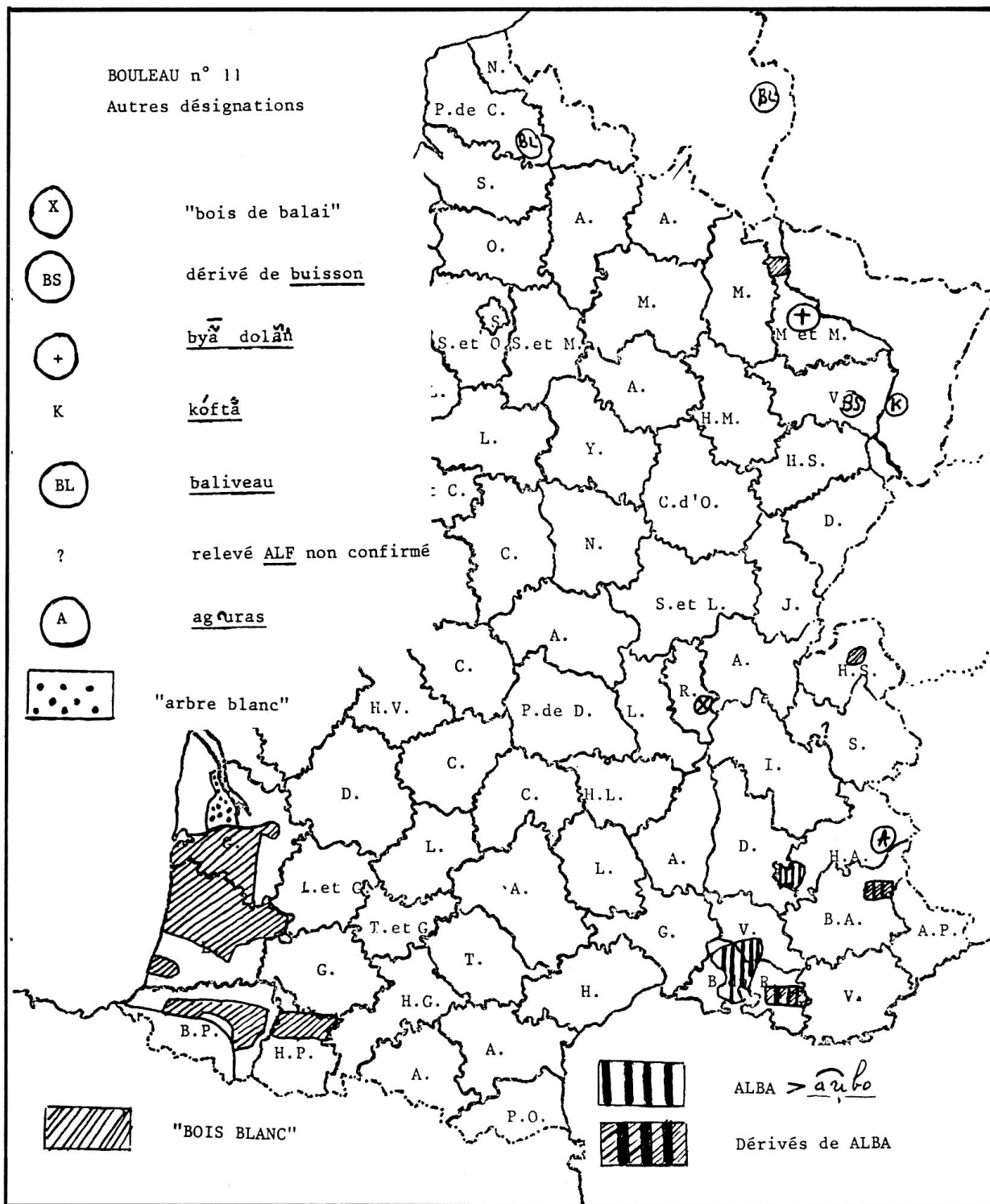
En Bretagne romane, entre l'aire occidentale de *bulà* et l'aire de *bulé* (dérivé en *-ĒLLUM*) s'interposent deux formes surprenantes *bulèt* (*ALBRAM* 41) et *bulàt* (*ALBRAM* 43), toutes les deux masculines. Ces formes masculines à *-t* final sont le résultat des tensions linguistiques entre les deux aires : on a vu, plus haut, un cas semblable dans l'Yonne où la forme *bulā* s'interpose entre *bula* et *bulē*. Le passage d'une isophone, la diversité dans l'espace dialectal peut produire un désarroi linguistique d'où peuvent naître des formes anormales ; leur situation dans l'espace les explique mieux que toute reconstruction d'un passé hypothétique.

Tant de diversité et tant de complexité dans la répartition géographique de formes somme toute assez récentes, puisque *bouleau* n'est attesté qu'à partir du 16<sup>e</sup> siècle, nous offrent l'occasion de rappeler la leçon adressée aux étymologistes par Gilliéron qui n'a cessé d'enseigner que les formes modernes ne s'expliquaient pas seulement par le latin originel (tout n'est pas dans l'œuf !) mais par un foisonnement de créations intermédiaires dont les cartes linguistiques nous présentent aujourd'hui les résultats.

\*

#### 4. Les autres innovations lexicales

Les glissements de sens et les confusions avec d'autres espèces doivent être mis au compte de la faible importance du *bouleau* dans la commune ou dans la région. Presque toujours ces confusions se trouvent près des aires de vide lexical et botanique. La confusion avec le peuplier est attestée deux fois en Provence *ALP* 85 : *pīblo* (f.) et *ALP* 78 *pibura* (f.). En ce point situé au centre des Hautes-Alpes, on dit aussi *surçeu* « sureau » pour désigner le bouleau. Désignations bien approximatives ! Deux autres points de l'*ALP* 58 et 146 précisent « peuplier blanc » : *pibura* *blāteæ* et *pibulo* *blāko*.





La couleur blanche fournit la motivation sémantique de la plupart de ces désignations secondaires. Les représentants du latin ALBA, *qubo* (f.) forment une petite aire dans les Bouches-du-Rhône, avec une attestation contiguë en Vaucluse et une autre isolée, plus au nord, dans les Hautes-Alpes.

A cet adjectif substantivé « la blanche » se rattache le dérivé avec le suffixe -ARIA, *oubèro* (f.) attesté en deux points des Bouches-du-Rhône ; ainsi qu'un dérivé plus complexe *aubriya* dans les Alpes de Haute-Provence (ALP 80).

Dans le Médoc, l'ALG a relevé deux mots composés signifiant « arbre blanc » : *qubri blā* (m.).

Mais c'est surtout l'expression synonyme « bois blanc » qui couvre une partie importante de l'ALG. Sous des formes *bois blān*, *boi blān*, *bwès blānk*, cette désignation forme une vaste aire, parfois voisine de régions à vide botanique et lexical. Ce mot composé se retrouve une fois en Haute-Savoie (ALJA 41) et, avec un autre ordre des éléments : *byā bu*, en Lorraine (ALLoR 22). Motivation sémantique évidente, elle pourrait s'installer partout où le lexème dialectal est en situation instable, du fait de la rareté de l'espèce végétale. Quand un signe lexical est mal assuré, on sent le besoin de l'expliquer.

Un autre mot composé utilise l'adjectif *blanc* : *byā dōlān* que les Lorrains ont tendance à écrire *blanc dolent* et que le FEW 16, 221 classe sous HOLLAND, en comprenant « blanc de Hollande ». Cette explication n'est possible que si le patois en question, celui d'ALLoR 75, ne connaît pas le phénomène dit du « h aspiré » ; ce qui n'est pas le cas. Mieux vaut ne pas expliquer la graphie lorraine *blanc dolent* par une étymologie populaire et comprendre « blanc dolent », comme on dit, dans le même ordre d'idées, *saule pleureur*. Le bouleau a en effet des branches qui retombent aussi mollement que celles du saule pleureur.

Prolifération de désignations autour des adjectifs signifiant « blanc », *blanc* lui-même et *aube*. Mais aucune de ces appellations motivées par la couleur n'a une grande extension géographique, sauf le « bois blanc », au sud de la Garonne.

Plus ponctuelles encore sont les autres désignations du *bouleau* :

- 1) *baliveau* relevé deux fois par l'ALF en 273 (Pas-de-Calais) et en 194 (près de Liège). Ces relevés appellent confirmation.

- 2) *bu dā kwáv* (m.) c'est-à-dire « bois de balai » dans la banlieue nord de Lyon (*ALLy* 40) à la limite des aires *byé* et *byó*.
- 3) *bòsyōñ* (fém.) en *ALLoR* 102, dans les Vosges. Alain Litaize (p. 190) explique qu'il s'agit d'une forme irrégulière se rattachant à la famille de *buisson*.
- 4) La forme *òbó* (m.) relevée par l'*ALF*, près de Chambéry (point 943) n'est confirmée par aucun relevé postérieur, ni même antérieur. Il ne peut pas s'agir d'un représentant de *ALBUS*, *ALBA*, dont les continuateurs ont le radical *arb-* : à la fin *arba* « à la pointe du jour », = « à la fine aube ».
- 5) Ce qui doit être, selon toute vraisemblance, un emprunt à l'alsacien : *kóftā* en un patois roman du Haut-Rhin (*ALLoR* 128), à moins que ce mot ne soit un dérivé construit sur *SCOPA* « balai ».
- 6) Un dérivé occitan *aguras* a été relevé dans le Queyras (Hautes-Alpes) au point *ALP* 31.

Toutes ces désignations éparses n'ont pas grande importance sur la carte des dialectes. Le bouleau est désigné essentiellement :

- soit par des mots du substrat gaulois sommairement latinisés,
- soit par les représentants directs du latin classique *BETULLA*, qui est lui-même un emprunt au gaulois,
- soit par des dérivés formés sur les représentants de ce latin classique.

\*

## CONCLUSION

Mais au juste quelle est la part du substrat et celle du latin dans les désignations du bouleau? Certes le radical gaulois est présent partout, même si aujourd'hui il est réduit à la seule consonne initiale de *bouleau*. Si l'on veut comprendre la genèse des désignations, il ne faut pas mêler à la linguistique les sentiments et la celtophilie excessive. Qu'il ait été intégré à la morphologie de la déclinaison latine, par le simple morphème *-US-* *I/-UM* de *DOMINUS* ou par le suffixe d'adjectifs *EUS/-EA*, le radical celtique *BETT-* a fourni au latin du sud de la Gaule des mots de substrat : aujourd'hui, occitan et francoprovençal conservent ces mots de substrat gaulois. *BETULLA* est un emprunt au

gaulois certes, mais il a été, sinon fait, du moins accepté dans le latin de Rome, dans le latin littéraire et, de Rome, il a rayonné dans l'espace latinisé. *BETULLA* peut se comparer à *CABALLUS* : ce sont deux emprunts au gaulois, mais ils ont connu, à travers l'Empire, la même expansion que les autres mots latins. Les deux mots appartiennent au latin qui a latinisé l'Empire. Pour les dérivés, ce n'est plus de latin qu'il s'agit ; ces innovations gallo-romanes s'expliquent par les forces qui ont agit dans la langue d'oïl. Gaulois faiblement latinisé, mot du lexique latin traité selon les lois phonétiques ordinaires, dérivés récents du gallo-roman, telles sont les trois classes étymologiques essentielles des désignations du bouleau.

Sur les rapports entre substrat et latin, dans les désignations de cet arbre, la remarque la plus inattendue est celle qu'on peut tirer également de la carte de l'AULNE. Les formes qui viennent directement du substrat gaulois couvrent le sud de la France, les représentants de la forme latine sont au nord, et pour le bouleau, également au sud-ouest, dans la région dont Bordeaux a été l'un des centres de la latinisation. Il y a des mots latins qui n'ont pas été acceptés dans la Narbonnaise et dont les continuateurs se retrouvent aujourd'hui dans ce qui fut le nord de la Gaule Chevelue. Comme *ALNUS*, *BETULLA* est l'un de ces mots.

Grenoble.

Gaston TUAILLON

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Relevés lexicographiques et dialectaux :

Huguet, *DELF 16<sup>e</sup> s.* : articles BOULAS, BOULE 2, BOULEAU.  
*ALF* n° 158, *AIS* n° 579.

oïl : *ALN* et *ALBRAM* : documents encore manuscrits.  
*ALIFO* marge 312 ; *ALCB* n° 570 ; *ALLoR* n° 146 ;  
*ALCe* n° 143 ; *ALB* n° 594 ; *ALFC* n° 390.

frpr. *ALLY* n° 433, V p. 311 ; *ALJA* n° 529.  
*GPSR 2* : *boqula* p. 638 ; BOULE 2 [*boule*] p. 632 ; BOULEAU p. 632.  
*byò* p. 903 ; *byòla* p. 905 ; *byòlai* p. 906.  
 Duraffour A., *GFPF* n°s 1923, 2081, 2084.

occitan : *ALAL* n° 281, *ALMC* marge 268 ; *ALG* n° 151 ;  
*ALLOr* marge 253 ; *ALP* n° 583.

2. *Dictionnaires étymologiques :*

Vendryes (J.) : *Lexique étymologique de l'irlandais ancien* (Paris, CNRS, 1978) : article BEITHE.

DELL : Article BETULLA, p. 104.

FEW : 1, 345-347 ; B.W. : article BOULEAU.

3. *Etudes :*

Constantin A. et Gave, *Flore populaire de la Savoie* (Annecy, Abry, 1908).

Duraffour A., « Quelques observations sur le nom du bouleau et de ses dérivés dans l'Ain », dans *Bulletin de la Société des Naturalistes et des Archéologues de l'Ain*, 1931, pp. 1-5.

Horning Zu Ti., Frage im Französischen, dans *ZFRPH* 31 (1907), pp. 200-219 ; Le cas de *bes besse*, pp. 213-214.

Litaize A., *Les plantes en Lorraine*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle (Nancy II, 1984), commentaire de bouleau, pp. 189-192.

Rolland E., *Flore populaire ou histoire naturelle des plantes* (Paris, Staude, 1903).

Séguy J., *Les Noms populaires des plantes dans les Pyrénées Centrales* (Barcelona, 1953), Bouleau, § 279.

Thomas A., *Essais de philologie française*, Paris, Bouillon, 1897, p. 75.

Thomas A., L'article BECHOLE de Godefroy, dans *Romania* 37 (1908), pp. 114-117. Cite la forme *bez* (Archives de la Creuse).

